

## CHAPITRE 1

La pluie drue et tiède lui martelait le visage, telle une multitude de petites perles d'argent. Elle imbibait ses cheveux, plaquait sa chemise contre son torse, tandis qu'il marchait bravement dans la boue des ruelles. Il baissait la tête, rasait les murs, mais il était quasiment impossible de se protéger de ce rideau diluvien. L'eau s'insinuait partout, de même l'odeur nauséabonde qu'elle dégageait par endroit, lorsqu'elle croupissait depuis plusieurs jours dans les creux du sol, entre deux cabanes de tôle ou deux monts terre rouge.

Depuis le temps qu'il venait régulièrement à la *Rocinha*, Roberto s'était habitué à ces relents pestilentiels les jours de pluie. Il arrivait très bien à les supporter. Le devoir qu'il avait de remplir fidèlement son rôle de médecin l'y obligeait. De toute façon, il le fallait, on avait besoin de lui ici. On l'espérait. On l'attendait.

Tout en avançant, il se remémorait ce jour où il avait annoncé à Laura, sa mère adoptive, son intention de devenir médecin, avec la perspective prioritaire de soigner les habitants de la *favela*. Il avait alors lu dans son regard, l'espace de quelques secondes, un mélange de fierté affectueuse et d'appréhension. Elle l'avait complètement approuvé dans son désir de soigner les plus démunis. Elle-même n'avait elle pas, en de nombreuses occasions, aidé de diverses manières ceux que l'on considérait comme des parias ? Mais la *Rocinha* était réputée comme étant l'une des plus dangereuses *favelas* de Rio. Quand on osait y pénétrer, doté que l'on était sans doute d'un

courage hors du commun ou d'une inconscience tout aussi extraordinaire, on avait très peu de chance d'en ressortir indemne, si toutefois on en ressortait. Il avait d'ailleurs très vite eu l'occasion d'expérimenter cette vérité par lui-même.

La première fois qu'il avait posé le pied dans la *Rocinha*, il avait aussitôt fait connaissance avec les lames affûtées des jeunes *cariocas* en manque de cocaïne, lesquels l'avaient déshabillé de la tête aux pieds, à coups de canifs, espérant trouver de l'argent sur lui. N'ayant pas réussi à mettre la main sur le moindre *réal*, ils s'étaient contentés du contenu de sa sacoche : quelques seringues et flacons d'éther. Puis ils l'avaient laissé à demi-mort sur le sol jonché de détritits et de canettes vides.

En le voyant rentrer à son appartement, à *Ipanema*, tout dégoulinant de sang, Laura, qui y était présente à cette période, l'avait d'abord accueilli avec une expression d'horreur et de souffrance. Elle avait pleuré, tremblé, comme si elle-même ressentait ses blessures en son propre corps. À cette pensée, Roberto sourit. Cette femme généreuse lui avait toujours apporté tant de douceur et d'affection ! Presque plus que ne le ferait une vraie mère, assurément beaucoup plus que ne l'avait fait la sienne, Elena, sa mère de sang, celle qui l'avait abandonné un jour, lorsqu'il avait à peine cinq ans, tout meurtri des coups et humiliations qu'elle lui avait fait subir depuis ses toutes premières années de vie. Et puis Laura était entrée dans sa vie. Elle l'avait pris dans ses bras, l'avait serré sur son cœur, avait caressé doucement ses joues, l'avait bercé en fredonnant une chanson qu'elle avait écrite rien que pour lui. Elle l'avait aimé d'un amour jamais vécu auparavant. Elle l'avait sauvé. Elle était tout simplement devenue sa vraie mère.

Quant à Miguel, son père, il avait immédiatement suscité son admiration inconditionnelle. C'était un homme si grand, si fort, si déterminé, si fier, si généreux ! Quand sa propre mère Elena l'avait un jour remis entre ses mains, comme on dépose un objet encombrant dont on n'a plus aucune utilité, après lui avoir jeté sa paternité à la figure, Miguel avait tout d'abord eu un mouvement de rejet total. Elena lui en avait tant fait voir quelques années auparavant, qu'il ne pouvait plus croire à sa sincérité. Puis, quand il avait compris que Roberto était bel et bien son fils, il l'avait immédiatement adopté et aimé. Roberto avait alors connu les plus beaux moments de sa vie depuis sa naissance. Jusqu'à ce jour où un drame affreux les avait de nouveau séparés tous les trois. Miguel avait disparu lors d'une sortie en mer, laissant une épouse effondrée et un fils complètement désorienté. Puis, lorsque Miguel était réapparu un jour, contre toute espérance, Roberto avait connu un immense bonheur. Enfin, ils allaient pouvoir retrouver leur existence passée, toute de douceur et d'insouciance ! Et tout s'était réellement déroulé de cette façon. Laura, Miguel, Roberto, et Miguel junior, son jeune frère né pendant la longue absence de leur père, avaient tous pris la vie à bras-le-corps, l'avaient dévorée à belles dents, sachant combien celle-ci pouvait être fragile autant qu'imprévisible, aussi blessante que passionnante. Au cours de cette absence, si cruelle pour les siens, Miguel, quant à lui, attaqué par un requin, avait été blessé à la jambe et amputé d'une partie de l'oreille. Quand il l'avait vu ainsi mutilé, Roberto avait pleuré. Puis, réconforté par Laura, il avait suivi les conseils de cette dernière et n'avait plus pensé à rien d'autre qu'aux instants privilégiés qu'ils allaient de nouveau pouvoir passer tous ensemble. Et en effet, ces moments avaient été nombreux et inoubliables. Miguel avait suivi de longues séances de rééducation pour sa jambe. Il

avait subi une intervention chirurgicale qui lui avait fait cadeau d'une oreille toute neuve. Il était redevenu cet athlète viril et séduisant que Roberto avait connu.

Pourquoi repensait-il à ces moments émouvants de son existence, en ces instants précis où la pluie dévastatrice l'inondait sans pitié, alors qu'il aurait dû se trouver en un autre lieu, à l'abri, en attendant que le soleil darde à nouveau ses rayons sur les bougainvillées, les roses et les flamboyants ? Pourquoi avait-il devant les yeux l'image de Laura, Miguel et junior, sur la pelouse bien verte du parc de la résidence, riant et plaisantant comme des enfants ?

Cette vie de rêve qui était la leur à cette époque était tellement en contradiction avec celle qu'il s'était choisie et le métier difficile qui était le sien ! Pourquoi avait-il opté pour cette voie ? Et quand l'avait-il fait ? Le jour où il avait pris conscience de son incroyable chance. Cette chance d'avoir trouvé une vraie famille, après avoir été jeté comme un déchet, et celle d'avoir vécu ensuite une vie de rêve, aimé, choyé, enfin respecté. Le petit garçon chétif et craintif qui était arrivé un jour à la résidence, s'était métamorphosé, au fil des années et grâce à la chaleur affectueuse de ses parents, en un jeune homme plein de vitalité, grand et fort, comme son père, au corps athlétique, au visage expressif, au regard volontaire, un regard qui en imposait aux hommes et qui charmait les femmes par son aspect peu ordinaire : ses yeux étaient noirs bleutés et semblaient scruter les êtres jusqu'au plus profond d'eux-mêmes. Ses cheveux noir de jais, coupés courts, accentuaient encore cette impression de force, de détermination et de magnétisme qu'il dégageait. Fort, il l'était, incontestablement, c'était un grand sportif et un fervent adepte de l'adage très

prisé dans le milieu médical : « *mens sana in corpore sano* ». Non moins évidente était cette séduction naturelle qu'il exerçait sur autrui, sans jamais essayer d'en tirer avantage. En outre, il avait prouvé en de nombreuses occasions qu'il était quelqu'un de déterminé et de tenace. S'il ne l'avait été, il aurait abandonné son projet de devenir médecin de la *favela*, après une première approche aussi décourageante. Mais il était revenu, fort de sa motivation première : tout faire pour qu'au moins quelques-uns des enfants qui vivaient dans la *favela*, comme lui-même y avait vécu, puissent avoir une petite chance de s'en sortir. Il avait bravé la méfiance des uns, la violence des autres, et à force de courage et d'efforts de persuasion, il avait fini par se faire adopter par tous. À présent, les enfants l'acclamaient quand il arrivait.

Il se revoyait étant enfant, quand lui-même déambulait avec ses copains dans les venelles d'une *favela* de Recife, riant et chantant, en toutes occasions. Ils étaient tous heureux de vivre, les gosses de la *favela*, inconscients de leur misère, sauf ceux qui étaient régulièrement battus, comme cela avait été le cas pour lui-même. C'était un vrai miracle qu'il fût devenu plus tard un enfant brillant, très en avance sur son âge, d'une grande maturité, boulimique de savoir et doté d'un grand potentiel d'apprentissage. À vingt-trois ans, il avait déjà son diplôme de médecin en poche et il avait pu réaliser son vœu le plus cher : soigner ceux qui n'ont pas d'argent et dont le destin est déjà tout tracé dès la naissance. Peut-être un jour parviendrait-il ainsi à guérir de ce sentiment de rejet haineux que sa mère avait planté profondément en lui. Un redoutable pieu qu'il n'avait jamais réussi à arracher. Car ni la vie merveilleuse qu'il avait connue ensuite ni l'amour inconditionnel de Laura et Miguel n'avaient jamais réussi à effacer complètement ses

blessures d'enfance. Il n'arrivait même pas à se souvenir avec précision de sa vie avec sa vraie mère. Il n'avait gardé que quelques flashes en mémoire, mais des flashes violents et traumatisants qui avaient gravé en lui, pour toujours, une angoisse sous-jacente qui resurgissait de temps à autre. Il s'était souvent interrogé à ce propos : sa présence aujourd'hui à la *favela* n'était-elle pas finalement un dur chemin de croix, choisi délibérément par lui, avec l'espoir qu'au bout il parviendrait à trouver les réponses aux questions qui le hantaient encore et toujours : *quelle est ma raison d'être ? Ai-je été un jour un enfant désiré ? Ne serait-ce qu'un instant ? Ma mère m'a-t-elle aimé un jour, au moins dans mes toutes premières secondes de vie ? Suis-je pour quelque chose dans le fait qu'elle m'ait autant détesté, puis rejeté ?* Peut-être finirait-il par comprendre, au contact des habitants de la *favela*, ce qui peut conduire une mère à maltraiter son enfant, puis à l'abandonner. Peut-être parviendrait-il alors à pardonner à la sienne et à accepter enfin cette chance de vivre bien maintenant, une chance dont la plupart du temps, il avait l'impression de ne pas être digne. Peut-être qu'en aidant les autres, il arriverait à s'aider lui-même.

Lorsqu'il eut presque atteint sa destination, une nuée d'enfants arriva vers lui, riant et criant : « Docteur Roberto ! Docteur Roberto ! » Il était habitué, maintenant, à ces manifestations bruyantes et enthousiastes de bienvenue, et pourtant, celles-ci avaient toujours sur lui le même effet stimulant. Car il lui arrivait bien de temps en temps de se décourager devant l'ampleur de la tâche à accomplir, mais aussi et surtout devant le manque de moyens dont il disposait. Il ne pouvait s'empêcher de penser au côté dérisoire de ses actions, sachant que les plus grands fléaux de la *favela*, ceux

contre lesquels il restait impuissant, étaient la malnutrition et l'insalubrité. Mais les sourires et la joie dans leurs yeux quand on le voyait arriver suffisaient à lui rendre sa foi et son courage. Il en avait tellement vus à la *favela*, des patients qui attendaient impatiemment ses visites, deux fois par semaine, les jours où il ne recevait pas en son cabinet d'Ipanema ! C'est que les occasions de tomber malade ne manquaient pas, avec les conditions de vie précaires des habitants. Entre la malnutrition et le manque d'hygiène, il était bien difficile de ne pas attraper un microbe ou un virus. Dysenterie, amibes, typhus, tuberculose, hépatite étaient le lot quotidien de Roberto, ainsi que bien d'autres maladies graves, dont ce fléau qu'il maîtrisait encore moins que les autres : le sida, qui décimait hommes, femmes, enfants, en des temps record.

Mais ce jour-là, il avait été appelé pour une tout autre raison, un jour où il n'était pas de permanence à la *favela* : un accouchement qui promettait d'être difficile. Roberto avait examiné la future mère deux jours avant et l'avait trouvée très faible. Elle en était à son septième enfant, le sixième ayant déjà failli mourir à la naissance.

Il pénétra dans la cabane de bois et dut baisser la tête pour passer sous la corde où pendait du linge. Arturo, le mari, s'avança vers lui et le salua d'un air nonchalant.

— Comment ça se présente ? lui demanda Roberto.

Tout en mâchonnant son mégot, l'homme lui fit un signe du plat de la main pour lui signifier qu'il n'en savait rien du tout.

Roberto se dirigea vers le fond de la pièce. Carlotta était allongée sur un vieux matelas, à même le sol, à côté d'une table jonchée d'objets hétéroclites : chaussettes sales, quignons de pain rassis, bouteilles d'alcool bon marché à moitié vide. Elle

gémissait, pendant que ses six enfants âgés de quatre à dix ans attendaient, debout tout autour d'elle, le regard inquiet ou interrogateur. Roberto leur demanda de sortir. Dès qu'il fut seul avec Carlotta, il prit son pouls, puis se mit à palper son ventre, avec des gestes doux et précis. Puis il examina le col de l'utérus. Il ne put s'empêcher de froncer les sourcils. L'enfant se présentait par le siège, assurance d'un accouchement encore plus difficile. Dans l'état de fatigue où se trouvait déjà Carlotta, tout cela n'augurait rien de bon. Roberto se retourna vers son mari, lequel continuait à mâchouiller tranquillement son mégot, impassible. Il lui ordonna sur un ton autoritaire :

— Il me faut du linge propre et de l'eau bouillie, beaucoup d'eau bouillie.

— De l'eau bouillie ? Du linge propre ? répéta l'homme d'un air ahuri.

— Oui, c'est ça. Je ne sais pas moi...allez demander à une voisine ! s'impacienta Roberto.

Sûrement trop content de pouvoir échapper à une aussi difficile mission, l'homme sembla se réveiller d'un seul coup. Il courut jusqu'à la porte, derrière laquelle il disparut sous la pluie. Il revint quelques minutes plus tard, accompagné d'une femme âgée, les bras chargés de vieux morceaux de drap qu'elle avait réussi à glaner à droite à gauche. Elle trouva un baquet dans un coin, avec lequel elle ressortit aussitôt. Elle revint peu de temps après, munie du baquet rempli d'eau qu'elle alla déposer sur un réchaud à gaz, à l'extérieur de la cabane. Elle y plongea ses morceaux de tissus avant d'allumer la flamme.

Roberto fut soulagé de cette aide improvisée. Ce serait déjà bien assez difficile comme ça. Carlotta hurlait, à présent, la sueur dégoulinait sur son visage et trempait ses vêtements. Tous ses traits se crispaient de douleur. Roberto en avait vu des



accouchements. Il en avait vu des visages déformés par la souffrance, des corps se tordre dans les cris, mais là, c'était encore autre chose. La femme semblait avoir atteint un tel niveau de fatigue physique et de découragement qu'elle n'était plus que souffrance. Son supplice semblait ne plus avoir de fin. C'était comme s'il existait depuis toujours et qu'il se déroulait inlassablement comme un serpent à la longueur infinie dans un long tunnel noir. Tout cela, Roberto le lisait dans les yeux de Carlotta. Il sut qu'il allait devoir se battre, plus que jamais il ne l'avait fait, pour sauver et la mère et l'enfant. Il allait devoir d'abord insuffler à la mère le désir de vivre encore, car ce désir avait déserté son esprit et son corps, il le ressentait au plus profond de lui-même. Les contractions étaient de plus en plus fortes, à présent. Le col de l'utérus presque entièrement dilaté.

— Poussez, Carlotta ! ordonna Roberto debout au pied du lit, tenant d'une main chacun de ses genoux repliés.

Mais Carlotta semblait ne pas l'avoir entendu. Elle continuait à gémir, en tournant sans arrêt la tête d'un côté et de l'autre. Elle avait le teint gris et des cernes très creusés.

— Je sais que vous êtes fatiguée, Carlotta, mais il faut que vous m'aidiez. Il nous faut le sortir ce *bebé*. Allez-y, courage, poussez !

Carlotta se souleva légèrement sur les avant-bras et poussa aussi fort que son état d'épuisement le lui permettait.

— C'est ça, oui, c'est bien. Tenez-lui les mains, Arturo.

Arturo prit la main de sa femme dans la sienne. Il était intimidé et maladroit. Ce qui attendrit Roberto.

— Tout le monde est impatient de le voir, ce bébé : votre mari, vos enfants qui attendent dehors, et moi aussi. J'aimerais bien voir de quoi il a l'air ce *bebé*, fit Roberto, voyant qu'elle était sur le point d'abandonner.

Une nouvelle contraction, très violente, lui arracha un cri de

douleur intense. Elle se mit à pousser, de toutes ses forces.

— Voilà, c'est bien, il arrive, la rassura Roberto. Pourquoi nous montres-tu ton petit derrière, *bebé* ? Tu aurais dû te retourner dans le ventre de ta maman, tu sais. Bon, c'est pas grave, nous allons t'aider à sortir, en douceur.

Roberto était bien conscient qu'en tentant de rassurer le bébé, il se rassurait lui-même en même temps. Dans des conditions normales d'accouchement, Carlotta aurait subi une césarienne, ce qui lui aurait évité d'inutiles souffrances. Mais on était dans un bidonville, il fallait faire avec les moyens du bord, et ces moyens étaient malheureusement très limités. En réalité, ils avaient une seule arme à leur disposition : le désir de vivre, et de la mère, et du bébé.

— Très bien, Carlotta, quand je vous le dirai, poussez très fort.

Carlotta opina du chef.

— Allez-y, poussez !

Dans un effort surhumain qui remit un peu de couleur à ses joues, Carlotta poussa de toutes ses forces. La peau du bébé apparut.

— Continuez, ne vous arrêtez pas, on y est presque. Voilà, comme ça, encore.

*Pourvu qu'elle tienne encore un peu*, songea Roberto, très inquiet, bien que n'en laissant rien paraître. Ce siège n'était vraiment pas fait pour arranger les choses. Il suait à grosses gouttes, lesquelles dégouлинаient maintenant dans ses yeux.

— Arturo, voulez-vous m'essuyer le front, s'il vous plaît ?

L'homme s'exécuta aussitôt, avec un chiffon sale, mais mieux valait cela que d'être aveuglé pendant le travail.

— Allez Carlotta, encore un dernier effort. Vous n'avez pas envie de le serrer dans vos bras, ce petit bébé ?

Carlotta prit une grande inspiration puis poussa de nouveau.

L'enfant commença à sortir. Roberto lui vint en aide en le tirant doucement vers lui. Tout à coup il fut là, tout étourdi du combat qu'on lui avait fait mener pour son premier jour de vie, mais il était là, bien vivant.

— La voilà ! C'est une jolie petite fille ! Regardez comme elle est belle ! Allez, fais-nous entendre ta jolie voix, *linda princesa*, dit-il à l'enfant en tapotant son dos.

Après quelques secondes, un cri puissant retentit dans la cabane. Roberto rit de bon cœur.

— Elle a de la voix ! fit-il en souriant à Carlotta.

Les enfants accoururent près de leur mère en entendant les cris du bébé. Ils joignirent leurs voix à celle de leur petite sœur en poussant de grands cris de joie. Arturo lâcha la main de sa femme pour s'avancer vers le bébé, que Roberto était sur le point de poser sur le ventre de sa mère. Cette dernière eut un pâle sourire en le voyant s'approcher d'elle. Ses yeux se mirent à clignoter, puis se fermèrent tout doucement. Roberto tendit l'enfant à son père. Il prit le pouls de Carlotta. Il était très faible. Il mesura sa tension. Elle était excessivement basse. Trop basse. Très vite, il se saisit d'une seringue qu'il remplit aussitôt d'une solution de phényléphrine et lui fit une injection.

Inquiet de voir sa mère endormie et le front plissé du docteur, Orlando, l'aîné des enfants, questionna ce dernier :

— Qu'est-ce qu'elle a, maman ?

— Elle est seulement très fatiguée, ne t'inquiète pas. Nous devons la laisser se reposer, maintenant, tu veux bien ?

— D'accord, répondit l'enfant, confiant.

— Je compte sur toi pour faire tenir tes frères et sœurs tranquilles.

— Oui, Docteur.

— Très bien, maintenant nous allons nettoyer ce joli bébé, pendant que sa maman reprend des forces.

Roberto installa l'enfant sur la table qu'il avait fait débarrasser et recouvrir d'un linge propre, puis il commença à le laver, tout en gardant un œil sur sa mère encore endormie. Ensuite, il emmaillota l'enfant, le rendit à son père et reprit la tension de Carlotta. Celle-ci était remontée à 7. Bon, ça va, se dit-il avec soulagement, elle réagit bien.

Il resta près d'elle jusqu'à ce que sa tension soit remontée à un niveau raisonnable. Enfin Carlotta ouvrit un œil, puis l'autre, et d'une voix faible réclama son enfant :

— Mon bébé... où est mon bébé ?

— Il est là, répondit son mari en déposant la petite dans ses bras.

Le sourire de Carlotta, la tête tournée vers sa fille, finit de rassurer Roberto. La maman avait à présent une nouvelle raison de vivre. Elle se battait pour elle contre l'appel de la mort.

Avant de repartir affronter la pluie, Roberto fit les dernières recommandations :

— Et repos absolu ! Vous m'avez bien compris ? articula-t-il à l'adresse d'Arturo. Ab-so-lu ! De la nourriture solide et des vitamines. Je repasserai demain pour vous donner ce dont Carlotta aura besoin. Et pas d'effort physique avant au moins deux jours.

Quand il fut certain qu'Arturo et Carlotta avaient bien compris ses consignes, il ressortit de la cabane, et ne se souciait plus de la pluie qui l'agressait de nouveau, se dit en souriant : *et voilà, la vie a encore gagné*. Puis, il ne put s'empêcher de penser, seulement quelques secondes après : *mais pour combien de temps encore ?*

## CHAPITRE 2

Miguel junior fit un superbe plongeon dans la piscine et fendit l'eau claire de son corps long et robuste. À dix-huit ans à peine il était viril et très séduisant, avec la même carrure athlétique que Roberto. Avec ses 1,90 mètre, il n'avait que deux centimètres de plus que son frère. Ses cheveux noirs et bouclés encadraient un visage taillé à coups de serpe. Quant à ses yeux, ils avaient la même nuance vert-émeraude que ceux de Laura, sa mère. Ils irradiaient la même lumière combative. Si Miguel et Roberto se ressemblaient physiquement, à quelques détails près, le cadet n'avait pas du tout choisi la même voix que son aîné. Alors que Roberto était humaniste dans son cœur et dans sa chair et ne se souciait guère des contingences financières, Miguel, tout jeune qu'il était encore, avait l'esprit beaucoup plus pragmatique et déjà un incontestable sens des affaires. Ce qui le portait tout naturellement à succéder à ses parents dans l'affaire familiale. Par ailleurs espiègle et rieur, il avait toujours un bon mot pour les uns et les autres. Sa bonne humeur et son dynamisme étaient communicatifs. Tous ces traits de caractère faisaient de lui un être attachant et bourré de charme, ce qui expliquait d'ailleurs ce permanent essaim de jeunes filles autour de lui. Miguel n'était pas à proprement parler un séducteur, non. Ce qui ne l'empêchait pas de profiter avec naturel et simplicité des bienfaits de la vie et de ce que sa nature généreuse en toutes choses attirait.

Il préparait un diplôme d'ingénieur commercial.

Parallèlement, Miguel, son père, lui apprenait les ficelles du métier. Il naviguait ainsi entre l'université, la plantation et l'engheno et ne s'en plaignait nullement, bien au contraire. Il possédait bien assez d'énergie pour mener ses trois activités de front et une ambition tout aussi vigoureuse pour n'en ressentir aucune lassitude. Sa mère lui disait souvent qu'il tenait de son père sa force et son endurance. Lui-même était très fier de son père, qui, mutilé, marqué à vie par une épreuve aussi difficile qu'injuste, avait toujours su garder un courage hors du commun. Il admirait plus encore l'amour indestructible de ses parents, lequel n'avait jamais perdu de sa puissance, malgré les épreuves que le couple avait dû endurer. Aujourd'hui encore, son père et sa mère se regardaient avec la même passion, la même certitude, la même confiance, et Miguel junior trouvait merveilleuse cette rare complicité amoureuse. Lui-même n'avait encore jamais aimé. Il avait bien connu quelques flirts par-ci par-là. Et même plus que la moyenne des jeunes gens de son âge. Des petites histoires sans importance, dont il ne gardait aucun souvenir après qu'elles étaient terminées. Mais il n'avait encore jamais éprouvé pour aucune fille cette sorte de sentiment si intense que, paraît-il, on est même prêt à sacrifier sa vie pour sauver celle de l'autre. Et cela ne lui manquait pas le moins du monde. Il se disait qu'il avait bien le temps de sacrifier sa vie. Il devait d'abord s'occuper de la sienne. D'ailleurs, il tenait plus que tout à sa liberté.

Tandis qu'il se laissait aller à ses pensées, une jeune fille surgit en courant de la maison, ses longs cheveux bruns flottant au vent. Elle avait un corps fin et allongé, aux formes naissantes, enveloppé dans un maillot de bain une pièce, de la même couleur que ses yeux. De grands yeux bleu-vert qui lui mangeaient le visage. Des pommettes haut placées, un front

bien dégagé, une bouche coquine de chaque côté de laquelle une petite fossette lui donnait un air charmant. Miguel sourit en voyant sa sœur venir dans sa direction. Il lui cria en faisant de grands signes de la main :

— Dépêche-toi de plonger, Francesca, elle est extra !

Sans plus attendre, Francesca piqua une tête dans le bassin, et aussi vive, agile et brillante qu'une truite argentée, elle nagea en direction de son frère.

— Alors, frérot, toujours prêt à affronter les requins ?

— C'est toi le requin ? répondit-il en riant. Je défie le plus rapide des grands requins blancs de me rattraper, ajouta-t-il fièrement.

— Tu ne risques pas d'en rencontrer un dans la piscine, en tout cas, répliqua Francesca, espiègle.

— Je m'entraîne là, je m'entraîne. À l'abri des regards de l'ennemi. Il ne doit pas connaître ma stratégie.

Francesca laissa échapper ce doux rire cristallin que tout le monde adorait dans la famille.

Depuis leur plus tendre enfance, Miguel et Francesca ne cessaient d'alimenter le même sujet de plaisanterie, dans le but inavoué et sans doute encore inconscient d'exorciser cette espèce de peur primitive qui planait au-dessus d'eux comme un gros nuage noir. L'épreuve de leur père, que ce dernier leur avait conté dans les moindres détails, avait inculqué à Miguel junior, du haut de ses cinq ans, la volonté farouche de le venger jour.

Francesca venait d'avoir douze ans. Elle était la dernière née de la famille Juliao et en tant que telle était choyée par toute la famille. Ses parents la couvaient des yeux depuis sa naissance. Quant à ses frères, ils veillaient sur elle à chaque instant. Du moins Roberto l'avait-il fait le plus sérieusement du monde

jusqu'à son départ pour Rio. Puis Miguel junior avait pris le relai, et maintenant c'était lui qui prenait soin d'elle. Francesca en avait d'ailleurs un peu assez de ces excès de sollicitude que tout le monde exerçait en permanence envers elle. Elle avait parfois la sensation d'étouffer en cette cage dorée aux barreaux bien solides qu'était sa famille, tout en se culpabilisant tout de même un peu d'abriter de telles pensées. Mais elle avait tellement envie de voler de ses propres ailes, de quitter un peu ce cocon trop douillet où elle avait parfois l'impression d'être une poupée de porcelaine ! *Toutes les adolescentes de mon âge ont-elles le même genre de problème ?* se demandait-elle de plus en plus souvent. Un jour, elle en avait parlé à l'une de ses amies et lui avait posé la question. Mais cette dernière semblait quant à elle plutôt souffrir de l'indifférence de ses parents à son égard, lesquels, selon elle, étaient focalisés en permanence sur leurs affaires commerciales ou leurs problèmes de couple. Si leur chiffre d'affaires mensuel était correct, tout allait pour le mieux. Alors ils sortaient en couple, fréquentaient les milieux chics, les grands restaurants et les casinos, confiant leurs enfants aux bons soins d'une baby-sitter. En revanche, si les affaires marchaient mal, ils passaient leurs soirées à s'invectiver, se rejetant mutuellement la faute, s'accusant tour à tour d'être trop dépensiers, négligents ou incompetents, tandis que leurs enfants restaient consignés dans leurs chambres respectives, vissées sur leurs écrans de télévision. Francesca n'avait elle-même jamais eu à se plaindre de telles situations et s'estimait heureuse de ne pas les connaître. Pour autant, elle n'était pas pleinement satisfaite de sa vie et le faisait savoir à tout le monde en ronchonnant continuellement. À plusieurs reprises, elle avait surpris des conversations entre ses parents à son propos. Pour apaiser son père chaque fois qu'il semblait sur le point de perdre patience, sa mère tentait de le calmer, lui



assurant qu'une telle attitude était courante à cet âge, c'était la crise d'adolescence qui commençait. *Qu'est-ce que mon attitude a de si terrible ?* se demandait alors Francesca. *OK, je suis plutôt du genre à bouder pour un rien, mais s'ils me laissaient vivre, aussi, au lieu de me couvrir comme ça, comme si j'avais trois ans !* Heureusement, Miguel junior, le plus drôle et le plus blagueur de ses deux frères, arrivait toujours à la faire rire. De temps en temps, il l'emmenait avec lui dans ses escapades avec ses amis. Il la protégeait, lui aussi, mais d'une manière un peu plus subtile que le reste de la famille.

Le problème avec son père était que, comme la plupart des pères, il ne la voyait pas grandir. Il ne la voyait pas s'acheminer tout doucement vers la féminité. Pour lui, elle était toujours sa petite fille dont il était si fier et qu'il avait si souvent fait sauter joyeusement sur ses genoux, provoquant ses éclats de rire joyeux. À ses yeux, elle était aussi la petite Francesca qui lui rappelait tant sa jeune sœur, morte brutalement dans des conditions tragiques alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Francesca portait d'ailleurs son prénom, à l'initiative de Laura. Mais pour l'adolescente, ce prénom chargé d'histoire était lourd à porter. Il lui semblait que son père voyait sa sœur chaque fois qu'il la regardait. Francesca ressemblait tellement à sa tante disparue !

Laura, c'était encore autre chose. Elle posait sur chaque membre de sa famille un regard sans cesse sur le qui-vive. Pour un simple retard ou un petit doigt tordu, elle devenait blanche comme la mort. Francesca avait bien conscience que sa mère se comportait sûrement ainsi parce qu'elle-même avait souvent croisé la mort, ce qui l'avait rendue craintive vis-à-vis des siens, mais elle ne pouvait s'empêcher de trouver cette attitude vraiment trop asphyxiante. Enfin...c'était sa famille, après tout,

et cette famille n'était pas pire qu'une autre. Au contraire, elle pouvait se vanter de vivre dans un clan familial uni comme les doigts de la main, ce que lui enviaient bon nombre de ses amies.

\*  
\*\*

Francesca fut détournée de ses évolutions aquatiques par la voix de sa mère :

— Miguel ! Francesca ! Le petit-déjeuner est servi !

Les deux jeunes gens sortirent de l'eau, encore hilares de leurs dernières plaisanteries. Ils se séchèrent rapidement, passèrent un peignoir et rejoignirent leurs parents déjà attablés sur la terrasse.

— Comment est l'eau ce matin ? demanda Laura d'une voix affable.

— Elle est super, maman. Tu ne t'es pas encore baignée ?

— Je n'ai pas eu le temps. Peut-être ce soir...

— Donne-toi le temps, maman, répondit la jeune fille avec un soupir d'exaspération. Tu n'en prends jamais, ajouta-t-elle avec une moue boudeuse et une pointe d'énervement.

— J'y penserai, ma chérie, promis, répondit simplement Laura, habituée à l'humeur peu amène de sa fille, depuis quelque temps

Miguel fit habilement diversion en abordant le sujet à la une de l'actualité dans tous les pays du monde : la coupe du monde de football 1998.

— Je croise les doigts pour le Brésil, dit-il, le regard passionné.

— Tu sais que la France est bien située dans les pronostics, maman ? demanda Miguel junior, encore plus excité que son père. Un match France-Brésil, tu te rends compte ? Ce serait formidable !

— Parce que tu es absolument sûr que le Brésil se

retrouvera en finale ? fit Laura avec un petit sourire taquin.

— Évidemment ! Enfin maman... Ça ne fait aucun doute, tu sais bien que nous sommes les meilleurs depuis toujours !

Il ponctua sa tirade d'un clin d'œil qui signifiait « c'est comme ça, il n'y a pas à y revenir ».

— Bien sûr, bien sûr... répondit Laura avec un petit sourire attendri, qui lui, voulait dire qu'elle aimait ces petites étoiles dans les yeux de son fils.

— Alors maman, intervint Francesca qui, tout à coup se sentit exclue de la conversation, sur qui miserais-tu ? La France ou le Brésil ? Attention à ce que tu vas répondre, tu pourrais fâcher papa...

Laura resta silencieuse quelques instants, le regard perdu dans le lointain, un léger sourire au coin des lèvres, puis répondit en se tournant vers Miguel :

— Mon cœur de femme bat pour le Brésil... mais mon cœur de citoyenne bat pour la France. Alors je dirai simplement : que le meilleur gagne !

— Bien joué, maman, tu t'en sors bien, fit junior en levant son verre de jus d'orange en signe d'admiration. Je te reconnais bien là.

Puis, se tournant vers sa sœur, il lui demanda, l'œil malicieux :

— Et toi, Francesca ? Pour qui bat ton petit cœur ? Le beau Ronaldo ?

Francesca se saisit alors de sa serviette et d'une moue faussement rageuse la lui lança au visage. Il baissa la tête pour l'esquiver, avant d'ajouter, espiègle :

— Attention, il y a de la concurrence, et pas des moindres ! Il paraît que toutes les Françaises en sont folles. N'est-ce pas, maman ?

— Oh, tu sais, moi, je pourrais presque être sa mère, alors...

— Moi je trouve que tu as de beaux restes, fit-il avec humour, tu ne trouves pas, papa ?

— Ne sois pas grossier, Miguel, s'il te plaît. Ta maman n'a pas de *beaux restes*, comme tu dis, elle reste et restera toujours pour moi la plus belle femme de Récife, du Brésil, de France, et du monde, répondit Miguel à son fils, tout en prenant la main de sa femme pour y déposer un tendre baiser.

Laura lui répondit en se penchant vers lui pour embrasser ses lèvres.

— Amoureux comme au premier jour, je n'y crois pas ! fit junior, une belle lueur d'admiration dans le regard.

— Tu connaîtras ça un jour, toi aussi, lui répondit Laura en lui adressant un beau sourire qui éclaira son visage d'une douce lumière.

— Pas le temps, répondit-il.

Puis, comme toujours lorsque l'on abordait ce sujet avec lui, il avala son café fumant et quitta la table au plus vite, prétextant l'heure tardive. Francesca le suivit de près. Miguel et Laura se retrouvèrent seuls. Laura se tourna vers lui et lui sourit tendrement. Bientôt, ils fêteraient tous ensemble les cinquante ans de son mari, et elle le trouvait toujours aussi séduisant que lorsqu'elle l'avait rencontré pour la première fois. Ses tempes argentées sur un visage bruni par le soleil, à peine ridé, lui donnaient plus de charme encore. Son corps sculpté par la plongée sous-marine restée sa grande passion était toujours aussi jeune et svelte. Et son regard vers elle... toujours aussi brûlant.

Comme s'il pouvait lire dans les pensées de sa femme, Miguel la scruta de son beau regard profond, lui prit la main et y déposa un tendre baiser, geste qui faisait toujours beaucoup d'effet à Laura. Il vit son beau visage à la peau toujours aussi ferme et lisse rosir de plaisir sous le compliment simplement

suggéré par son regard brillant. Il vit ses pupilles se dilater de désir et irradier des rayons de pur amour. Chaque fois qu'il regardait sa femme, il se félicitait de sa grande chance. Elle non plus n'avait rien perdu de sa beauté. Elle mettait un point d'honneur à rester mince pour lui et il n'en était pas peu fier. Que Laura tînt encore tellement à lui plaire, après toutes ces années, l'émouvait encore davantage. Après dix-sept ans de vie commune, ils étaient toujours aussi amoureux l'un de l'autre. Il y avait bien eu quelques nuages passagers au-dessus de leurs têtes, certains passages difficiles, mais les épreuves douloureuses qu'ils avaient traversées ensemble, puis séparés, dans les tout premiers mois de leur mariage, avaient cimenté leur couple comme aucun autre. Le serment d'amour qu'ils avaient échangé un jour devant l'autel, était respecté au-delà de toute mesure, comme aucun couple, jamais, nulle part ailleurs, n'aurait pu mieux le faire : ils ne faisaient plus qu'un.



## CHAPITRE 3

Roberto rentra chez lui au petit matin, complètement épuisé par huit heures d'un accouchement particulièrement éprouvant. Il avait sauté un repas, pourtant il n'avait pas faim. Il prit une douche rapide avant de se coucher, puis s'endormit aussitôt. À huit heures le lendemain matin, il fut réveillé en sursaut par la sonnerie de la porte d'entrée. En réalité, il était si profondément endormi qu'il ne se réveilla qu'à la quatrième sonnerie, longue et appuyée, après plusieurs petits coups brefs et impatients qui dénotaient une réelle impatience de la part du visiteur. Encore trop vaseux pour être lui-même en colère contre cet inconnu en train de briser son sommeil avec tant de grossière insistance, Roberto finit par se lever de son lit, de mauvaise grâce. Sans prendre le temps de s'étirer, il sortit de sa chambre, et en titubant suivit le couloir jusqu'à la porte d'entrée. Il ouvrit d'un coup sec, impatient de faire cesser ce bruit strident qui agaçait ses tympanes. Dès qu'il découvrit l'identité du visiteur, ou plutôt de la visiteuse, il se réveilla complètement. Trois mots jaillirent instinctivement de ses lèvres, tandis qu'il se passait la main dans les cheveux, d'un geste embarrassé :

— Taylor ! Eh merde...

— Taylor, oui. Quel accueil ! C'est tout à fait charmant. Très distingué, ce « Eh merde » ! Tu me fais entrer ou tu as l'intention de continuer à m'insulter sur le pas de la porte ?

Rouge de confusion, Roberto s'écarta pour laisser entrer Taylor, qui visiblement, était de très mauvaise humeur.

— J'allais te demander la raison du *lapin* que tu m'as posé hier soir, mais finalement je crois que c'est inutile.

Manifestement, tu as purement et simplement oublié notre rendez-vous, fit la jeune femme en balançant d'un geste rageur son sac à main sur le canapé.

— Calme-toi, Taylor, je vais tout t'expliquer, répondit Roberto d'une voix pondérée, après avoir repris ses esprits.

— J'espère en effet que tu as une bonne explication, parce que tu sais combien de temps je t'ai attendu !?

— Non, mais je sens que je vais bientôt le savoir, répondit-il avec un petit sourire amusé.

— Et ça te fait rire, en plus ? J'ai attendu une heure et demie. Tu m'entends ? Une heure et demie ! Pour finir par rentrer sans avoir rien commandé. Je te laisse imaginer la tête des serveurs !

— Ah oui, évidemment, je comprends... vis-à-vis des serveurs... se moqua Roberto. Il ne t'est même pas venu à l'esprit que j'avais pu avoir un empêchement, qu'il m'était peut-être arrivé quelque chose ?

— Tu te moques de moi ? hurla-t-elle, le visage cramoisi. Je n'ai pas arrêté de te téléphoner ! Et ça ne répondait jamais ! Je me demandais ce qui se passait, moi ! Pourquoi crois-tu que j'ai attendu tout ce temps avant de partir ?

— Eh bien voilà, dis-le : tu t'es inquiétée pour moi.

— Bon, là n'est pas la question, tu ne m'as pas encore donné d'explication, je te signale.

— Si tu veux bien te calmer un peu et arrêter de hurler, je pourrai peut-être le faire. L'explication est toute simple.

— Très bien, vas-y, je t'écoute.

— J'ai eu un accouchement à la Rochina, hier soir. Je suis arrivé là-bas à 20 heures et n'en suis ressorti qu'à 4 heures ce matin. Tu vois bien que je ne pouvais pas être au restaurant à 21 heures hier soir.

— Et le téléphone ? Tu ne connais pas ?



— Je ne pouvais pas t'appeler.

— Comment ça ? Et le portable que je t'ai offert pour ton anniversaire ? Tu en as fait quoi ?

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je ne pouvais pas te téléphoner parce que j'étais tout simplement en train d'aider une femme à accoucher, tu peux comprendre ça ? Tu crois qu'on peut tranquillement décrocher son téléphone entre deux contractions pour prévenir sa petite amie qu'on ne pourra pas dîner avec elle ? C'était un siège, en plus. Et la femme souffrait terriblement. Alors, excuse-moi, ma chérie, c'est vrai que je t'ai fait faux bond hier soir, mais j'ai des circonstances atténuantes, n'est-ce pas ? Remettons ce repas à ce soir, si tu veux. Ça te va comme ça ? Je sollicite simplement une petite faveur de ta part : laisse-moi dormir encore un peu ce matin. Je te rappelle que je n'ai eu droit qu'à trois petites heures de sommeil, à peine.

— Je trouve que tu prends tout ça un peu trop à la légère.

À présent bien réveillé, Roberto commençait à sentir monter la colère.

— Je prends tout ça à la légère ? Que veux-tu que je te dise, Taylor ? Cette femme aurait pu mourir, le bébé aussi, mais ils sont tous les deux en vie.

— Et alors ? Tu sais ce que je pense de tout ça, Roberto. Tu les as sauvés de la mort tous les deux, OK, bravo ! La belle affaire ! Mais demain, après-demain ou le jour d'après, de quoi va mourir cet enfant ? De la drogue ? Du sida ? D'une banale infection pulmonaire ? Ou par balle, des mains d'un homme des escadrons de la mort ?

— Et tu sais ce que j'en pense, moi aussi. Je n'ai pas à me poser ce genre de questions. Je suis médecin. Mon travail consiste à sauver des vies, pas à me poser des questions métaphysiques ni à décider qui doit mourir et qui doit vivre,

encore autant ou autant de jours. Je n'ai pas à m'interroger sur le bienfondé de ma mission. Parce que, quoi que tu en penses, il s'agit d'une mission !

— Une mission ! reprit Taylor avec un rire sarcastique. C'est une mission de sauver des vies dont on sait qu'elles seront misérables ?

— Et qu'est-ce que tu me suggères, alors ? De les laisser mourir ?

— Ce que je te suggère ? Je te l'ai déjà dit, mais tu t'entêtes à refuser de le faire. Consacre-toi uniquement à tes patients d'Ipanema. Tu perds ton temps à la *Rocinha*, et puis...ça pose d'énormes problèmes pour nous deux. Je ne sais jamais où te joindre. Je me demande toujours si tu vas me revenir entier et en bonne santé.

— Aurais-tu peur que je te refile un méchant virus, ma chérie ?

— Ne sois pas odieux, Roberto, tu sais très bien que ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Je sais très bien que ce n'est pas ce que tu as voulu dire. Tu es toujours pétrie de bonnes intentions. Tu veux bien aider les pauvres, mais de loin, et laisser le soin aux autres de s'en occuper.

— Tu n'es pas le seul médecin à te préoccuper de la misère. Pourquoi ne laisses-tu pas ça aux autres ?

— Mais parce que je ne le veux pas, tout simplement ! Enfin, tu te rends compte de ce que tu me demandes ? Je suis désolé, mais c'est ma vie, Taylor. Tu le savais quand tu m'as rencontré, je ne te l'ai jamais caché.

— Nous étions étudiants à l'époque. J'admirais tes idéaux humanistes, c'est vrai, mais je ne pensais pas qu'elles prendraient de telles proportions dans notre vie ni qu'elles deviendraient un obstacle entre nous.

— C'est toi qui en fais un obstacle, Taylor. C'est seulement toi qui as changé d'état d'esprit ou peut-être... que tu n'étais pas sincère avec toi-même. De toute façon, je n'ai pas l'intention de changer de cap. Si tu m'aimes, tu dois m'accepter tel que je suis, comme moi je t'accepte telle que tu es.

— Je crois qu'il vaut mieux clore là la discussion pour le moment. Tu es fatigué, et moi je dois aller bosser. Reparlons-en ce soir, d'accord ?

— Comme tu voudras, Taylor, mais sache que je ne changerai pas d'avis.

Taylor fixa Roberto d'un air de défi, puis changea aussitôt d'attitude. Il valait mieux la jouer fin avec lui. Elle n'ajouta donc rien de plus. De toute façon, elle était certaine que le temps jouerait en sa faveur. Pour le moment, Roberto était pétri de bonnes intentions, fort louables, il fallait le reconnaître, mais pas vraiment compatibles avec une vie de couple normale. Et puis... contempler au quotidien la crasse et la médiocrité n'était pas à proprement parler une vie de rêve. Il finirait bien par en avoir assez et retrouver la raison.

Taylor se saisit de son sac à main, déposa un baiser furtif sur les lèvres de son amoureux, et tout en se dirigeant vers la porte, lui donna rendez-vous à 20 heures le soir même.

— D'accord, chérie, à ce soir, répondit Roberto, à la fois triste et en colère.

Juste après le départ de Taylor, il se remit au lit, quelque peu agacé. Ces derniers temps, elle trouvait toujours quelque chose à dire pour le mettre de mauvaise humeur, particulièrement sur leur principal sujet de discorde : ses visites à la *Rocinha*. Pourtant, quand il avait fait sa connaissance, alors qu'elle était

encore étudiante, elle prétendait partager ses idées humanistes. Ils en discutaient ensemble, ils avaient tous les deux la tête bien remplie de projets à cet égard, ceux de Taylor souvent beaucoup plus utopiques que les siens, d'ailleurs. À leur première rencontre sur le campus, il était immédiatement tombé amoureux de ses cheveux blonds, de ses yeux bleus et de sa gracieuse silhouette. Puis, dès qu'il avait fait plus ample connaissance avec elle, il s'était aussi laissé charmer par sa classe, son humour, son intelligence, et surtout, par ses qualités humaines. Mais elle avait changé. Peu à peu, elle était devenue de plus en plus exigeante et possessive. Ce qui semblait uniquement lui importer désormais, c'était de déplaire le moins possible à ses proches et à ses relations. Elle était issue d'une famille américaine très riche venue s'installer au Brésil pour y faire des affaires. Le père de Taylor, Jake Dawson, était PDG d'une société spécialisée dans les produits laitiers, diversifiée en de nombreuses filiales dans tout le pays. Une affaire très prospère. L'homme régnait en despote sur tout le clan familial et ne tolérait pas que l'on discute ses décisions, encore moins qu'on s'y oppose. Roberto était certain que, la plupart du temps, Jake Dawson dictait sa conduite à Taylor. Quand il avait appris que sa fille entretenait une relation amoureuse avec un futur médecin, il n'avait pas montré de réelle réticence, bien qu'il eût préféré, et de loin, qu'elle choisisse plutôt un homme d'affaires. Mais, un an plus tard, il avait appris que Roberto, juste après avoir obtenu son diplôme de médecin, exerçait ses talents dans une *favela*, pour une grande partie de son temps. Il avait aussitôt fait part de sa désapprobation à sa fille. Accepter de soigner des délinquants notoires, cela ne se fait pas ! Et il était vrai, hélas, que beaucoup d'habitants de la *Rocinha*, parmi ses patients, avaient déjà eu affaire à plusieurs reprises aux forces de l'ordre, et que le vol et la drogue étaient souvent leur

quotidien, mais à qui la faute ? Pouvait-on blâmer ces gens de chercher à survivre par tous les moyens ? Était-ce son rôle à lui de les juger pour leurs actes ? Avait-il le droit de les abandonner à leur sort ? Seulement voilà, ses convictions à lui n'étaient pas du goût de Monsieur Dawson, qui ne voulait pas que la réputation de sa fille soit entachée des choix de son compagnon. Roberto ne pouvait en vouloir à Taylor de se laisser influencer par son père. Elle avait été tellement habituée à vivre dans la ouate, insouciant, protégée, choyée... mais ce qu'il n'acceptait pas et qui l'agaçait au plus haut point, c'était cette attitude autoritaire qu'elle adoptait avec lui depuis quelque temps. Elle avait décrété dernièrement que si d'aventure ils en venaient à faire des projets de mariage tous les deux, il faudrait qu'il accepte de changer de vie. Sous-entendu : laisser tomber la *Rocinha*.

C'était elle qui avait abordé la première le sujet du mariage. Et elle en avait une idée très précise. Tout, absolument tout, dans les moindres détails, était déjà programmé dans sa tête. La cérémonie, tout d'abord. Celle-ci serait grandiose et dans la plus pure tradition de générations de Dawson : grandes orgues, longue robe blanche à crinoline, voile immensément long, et un nombre considérable d'invités. Puis leur voyage de noces : à St Bart', évidemment. Il ne pouvait en être autrement. Quant à leur vie de couple, elle s'arrêterait dès leur retour chez eux, dans la grande demeure familiale léguée par la grand-mère paternelle, puisque leur vie serait jalonnée d'invitations, de sorties, de réceptions, indispensables pour la bonne marche des affaires. Plus tard, ils auraient quatre enfants, ni plus ni moins, la seule chose que Taylor ne pouvait guère prévoir avec certitude étant le sexe de chacun d'eux. Roberto soupira à la pensée de ce que Taylor lui avait déjà laissé entrevoir : une vie

superficielle et monotone qui le tuerait à petit feu. Non, cette vie-là n'était décidément pas du tout envisageable pour lui. Il faudrait vraiment qu'il parvienne à la convaincre d'abandonner dès maintenant ses projets et de l'accepter tel qu'il était. Si elle l'aimait vraiment comme elle le prétendait, elle le comprendrait, accepterait sa vie telle qu'il l'avait choisie, elle accèderait à ses désirs. Elle n'exigerait pas de lui un aussi grand sacrifice.

Pourtant, il lui arrivait de se demander si, à force de patience, d'habiles paroles et de séduction maîtrisée, elle ne parviendrait pas tout de même à le convaincre et à l'éloigner de la mission qu'il s'était confiée un jour. Car il éprouvait pour elle un sentiment très fort. Il aimait sa beauté racée. Son aisance. Son charme. Cette façon qu'elle avait parfois, à travers son regard ensorcelant, de lui faire tout oublier. Jusqu'aux blessures de son enfance, qu'il ne parvenait toutefois pas à effacer. Quand ils faisaient l'amour, elle le transportait vers des horizons remplis de douces promesses, même si, le lendemain, quand elle repartait vers sa luxueuse demeure familiale, elle ne lui laissait chaque fois qu'un arrière-goût de solitude. C'était d'un commun accord qu'ils avaient décidé de ne pas habiter ensemble, chacun d'eux tenant à garder son indépendance et à rester libre de son temps. Et puis ils avaient des vies tellement différentes ! À l'exact opposé l'une de l'autre. Mais dès qu'ils se retrouvaient, ils étaient insatiables et profitaient pleinement de chaque minute passée ensemble.

Assailli de pensées et de souvenirs, Roberto ne réussit pas à se rendormir. Il décida de se lever et de s'occuper, le temps d'attraper le prochain train du sommeil. Son regard se posa par hasard sur son téléphone, ce qui lui donna l'idée d'écouter son répondeur.